

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 28

Artikel: Au 9me chasseurs : [suite]
Autor: Bellanger, Justin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187760>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

quand cauquon vo tallematse oquiè qu'on ne compreind pas, on dit adé qu'oi po pas passà po on taborniau. Et l'Allemand qu'avai vu lo patron coumandà oquiè ao Vaudois, sè peinsà que lo Frantsoze lài fasai 'na coumechon et ramassà assebin sè z'èsès. B. que ne savai pas tráo quin z'utis faillai preindre, lè lài montravè à mésoura, coumeint po lài derè : faut-te preindre césiquie ? L'autro, que créai que B. lài montravè justameint lè quin faillai, desai adé : ià, ià ! et pregnai lè mémo, que ma fai l'ein eurent binstout on voiadzo dè quiet tserdzi dou mulets.

— Par où passire ? fe B. quand furont frou dào chantier.

L'autro ne repond rein.

— Passire ici, fe B. ein lài montreint dào bré 'na tserraire ?

— Yà, ià ! fe l'autro, coumeint po lài derè : va adé, tè vu práo sàidre.

Arrevà à 'na cràijà, B. vollie s'einfatà dein 'na rietta qu'allavè drài ao lé, et lào fe ein s'arreteint : passire là ?

— Nûte ! fe l'Allemand, que cein fe peinsà à B. que son camérado savai iò faillai allà.

Ma fai y'avai dza grandteimps que l'étiout frou dè vela sein savai iò l'allavont, kà B. sè laissivè conduire pè l'Allemand, et l'Allemand sédiài B. et ne sé pas tant qu'io sariont z'u, se n'aviont pas reincontrà on outro ovrài, allemand assebin, mà que savai lo français, vu que l'avai z'ao z'u travailli pè Malapalud, et que lào demandà iò l'allavont, et que lè fe reveri.

Lo gaillà sè crévà dè rirè quand lè dou z'estaffiers lài eurent dè tsacon que sè laissivont conduire l'on pè l'autro, mà que ne savont pas iò. Adon l'Allemand sè peinsà que l'étai 'na farça que lo Vaudois lài avai fé, et lo volliavè assomà. Lo Vaudois, que peinsavè la méma tsouze dè l'autro, lo volliavè emelluà, et lo compagnon que reincontriront eut millè mau dè lào gravà dè s'eimpogni, et tandi tot lo long dè la route, ein revegneint, n'étai que dâi tsarovoute, tufle, chenapan, tertaille, et outro galés mots. Mà cein n'eimpatsè pas que quand lo patron sut l'affèrè, lào baillà on rudo savon et que lào ratint on quart dè dzornà.

Au 9^{me} Chasseurs.

III

— Mais regardez-la donc, maitre Bigot, regardez-la donc ! quelle solidité, hein ! Savez-vous que pas un de vos officiers de la garnison ne pourrait en remonter à cette gaillarde-là. Et dire que moi qui vous parle, je ne serais pas capable d'enfourcher un simple baudet sans risquer de me casser le cou ! Vous me direz que j'ai été élevé à la bonne franquette, au lieu que, pour ma fille, rien n'a été épargné. Ah ! dame, je sais ce que cela m'a coûté d'argent, mais j'ai la satisfaction d'avoir une enfant qui me fait honneur.

Ainsi pérorait l'excellent père, et il ne perdait pas un instant des yeux l'objet de sa tendresse.

Tout-à-coup le son grêle et clair d'une trompette traversa la vallée.

— Tiens ! — fit Grattapain, — c'est le régiment qui vient par ici pour faire la petite guerre.

Le cheval d'Henriette s'arrêta court.

L'oreille inquiète, le cou tendu, les naseaux gonflés, que méditait-il ?

Grattapain ne se sentit pas rassuré. Il se demanda si Folichon (c'était le nom du nouveau cheval) ne se préparait pas à donner du fil à retordre à sa maîtresse.

Celle-ci, sans rien perdre de son calme, prodiguait à l'animal les cajoleries usitées en pareil cas. Elle lui distribuait sur le cou des petites tapes d'amitié. Elle lui adressait de bonnes paroles, et de sa voix la plus câline. Vains efforts.

Folichon conservait son immobilité menaçante.

N'était son sabot qui cassait les cailloux avec obstination, n'était son oreille qui s'agitait de gauche à droite et de droite à gauche, il avait l'air d'être passé subitement à l'état de fresque du Parthénon.

Tout au moins on eût pu croire que son unique intention était de souffler un brin avant de se remettre au travail.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi.

Mais la sonnerie perça de nouveaux les airs.

Cette fois Folichon changea de façons. Il releva fièrement la tête, jeta un hennissement de triomphe, et, sans tenir compte de la résistance que l'on opposait à sa volonté, s'élança ventre-à-terre dans la direction des trompettes.

Grattapain se cramponna convulsivement à la balustrade du belvédère, et, avec une anxiété terrible, suivit des yeux le groupe fuyant dans l'espace.

La situation n'était pas sans danger.

Avec une sagacité admirable, Folichon s'était dit tout de suite que le plus court chemin d'un point à un autre était la ligne droite.

En vertu de cet axiôme, il vola au but sans prendre de détours.

Il ne s'inquiéta ni des troncs d'arbres renversés sur le sol, ni des buissons de genêt qui hérissaient le coteau, ni du large ruisseau qui miroitait au milieu des saules.

Il aborda de front tous les obstacles, il sauta par-dessus toutes les barrières, il se joua de toutes les difficultés avec une audace incroyable.

Il est emballé ! — hurla Grattapain, l'œil collé à sa longue vue.

Et, à chaque seconde, le cheval et la jeune fille se faisaient plus petits.

Ils disparurent enfin dans la direction du bois de Tachy.

Cependant le 9^e chasseurs, dispersé dans la campagne, se livrait à ses exercices.

Un parti de cavaliers fouillait le bois de Tachy, avec ordre de pousser une reconnaissance jusqu'au château de Longval.

Au moment même où l'impétueux Folichon atteignait la lisière du bois, les pantalons rouges débouchèrent dans la plaine.

A leur vue, le cheval redouble de vitesse, se précipite comme un ouragan au milieu de la troupe, pénètre dans les rangs, et s'aligne en bataille, ni plus ni moins que si mademoiselle Grattapain eût fait partie du cinquième escadron.

Cet escadron était placé sous les ordres du commandant Victor de Novi.

Cet officier supérieur, qui dirigeait l'ensemble des opérations dans la vallée de Sartines, avait établi son poste d'observation à l'angle du bois.

Aucun détail de cette petite scène ne lui avait échappé.

Il piqua des deux, suivi de son trompette, et il accourut juste à temps pour recevoir dans ses bras la jeune fille que tant d'émotion avait brisée.

Sur un signe de lui, deux sous-officiers mirent pied à

terre, et s'empressèrent de donner des soins à la pauvre enfant. On puisa de l'eau à une source voisine, et, au bout de peu d'instant, Henriette revint à elle.

Toute honteuse, elle se releva avec vivacité et demanda son cheval. Mais Folichon lui réservait plus d'une surprise,

Il consent très bien à quitter momentanément le numéro qu'il avait usurpé dans le rang, et se laissa amener sans difficulté jusqu'au pied de l'arbre où Henriette l'attendait.

Mais à peine celle-ci eut-elle sauté en selle, que déjà l'entêté l'avait pour la seconde fois emportée au milieu des soldats.

(A suivre)

Boutades.

On raconte cette charmante anecdote sur le célèbre compositeur Gounod, qui trouve son à-propos dans ce moment où les cerisiers nous offrent leurs fruits délicieux.

Il faut vous dire que l'auteur de *Faust* ne mange jamais du fruit que Lucullus rapporta de Cérasonthe. Or, un jour, certaine dame, admiratrice passionnée du maître, étant allée le voir dans sa villa de Saint-Cloud, vers l'heure du déjeuner, passa par la salle à manger où l'on était en train de desservir, et, voyant des noyaux de cerises épars dans l'assiette où Gounod venait d'achever un repas solitaire, — sa famille étant aux bains, — en prit un à la dérobée et le serra précieusement dans son gant, comme une relique de haut prix.

Quelque temps après, Gounod rendait sa visite à la dame. Celle-ci lui montra alors avec un sourire rougissant, un noyau de cerise entouré de diamants qu'elle portait en broche, et lui raconta l'origine de ce singulier bijou.

— Moi, je ne mange jamais de cerises, dit Gounod ; c'est Jean, mon domestique, qui mange toutes celles qu'il me sert.

Une actrice de grand talent, mais d'un visage peu agréable, venait de jouer avec perfection dans un rôle fort difficile. Après la représentation, un monsieur lui disait les choses les plus aimables.

— Oh ! répond-elle ; pour bien jouer le rôle, il faudrait être jeune et belle.

— Vous êtes la preuve du contraire, répliqua en souriant le complimenteur.

Jeune encore, M. de L... mourait de la poitrine. Il tenait par la main sa femme assise à côté de son lit.

— Je sens que tout est fini, lui dit-il, et je regrette amèrement, au moment de te quitter, les petites querelles que je t'ai faites, les scènes de jalousie... les soupçons qui quelquefois ont obscurci notre amour. Tu peux me dire maintenant si j'ai été un fou... si vraiment j'ai eu tort...

— Mon ami !

— Ne me cache rien... je veux tout savoir...

La femme d'une voix douce :

— Mais... si tu ne mourais pas !

Trucs commerciaux. — M. F. Sarcey, qui est allé visiter l'Exposition d'Amsterdam, envoyait dernière-

ment une correspondance à un journal français, dans laquelle nous glanons ce passage :

« Un détail m'a bien amusé. Je vois des bouteilles d'une forme très particulière, enveloppées dans un papier qui était recouvert de caractères chinois.

— Tiens ! dis-je, des bouteilles que vous expédiez en Chine ?

— Non, des bouteilles qui en viennent.

— Comment cela ?

— On nous envoie ces bouteilles de Chine ; nous les emplissons de crème de thé ; nous les réexpédions en Chine, d'où elles reviennent en Europe comme produits du pays.

« Je reste confondu. Cette découverte m'a inspiré des inquiétudes sur la provenance de quelques *japonaiseries* qu'un de mes bons amis, actuellement au Japon, m'a envoyées de Yokohama. Je crains bien que la plupart de ces objets n'aient été fabriqués au faubourg St-Antoine. Mais bah ! il n'y a que la foi qui sauve ! J'ai goûté de cette crème de thé. Eh bien ! mais cela est excellent, et il est clair que les Chinois ne feraient pas mieux. On croirait boire des fleurs de thé liquides.

Toto, âgé de 10 ans, s'approche de Mlle Lili qui en a 8, et qui saute à la corde.

— Prête-moi ta corde, Lili, dit Toto.

— Oui, mais alors tu me donneras un peu de ton sucre d'orge.

— Après la corde, Lili.

— Non, non, avant. Oh ! je connais les hommes, vois-tu !

Dans un salon où il y a une soirée, un monsieur se penchant vers son voisin :

— Quel est donc cette dame qui est si laide et si déplaisante, là-bas, à droite du piano ?

— C'est ma sœur.

Le monsieur, tout interdit de sa bévue, se reprend vivement :

— Non pas. Je la connais bien, votre sœur, parbleu ! Elle a une physionomie fort agréable. Je parle de cette dame épouvantable qui est à côté de votre sœur.

— C'est ma femme.

Le monsieur, au comble de l'embarras, voudrait que le plancher s'entrouvrit pour l'engloutir. Enfin il balbutie en essayant de prendre un air gracieux :

— Oh !... croyez bien que je suis désolé... Ce n'est pas que madame votre épouse soit si laide que ça... Elle est même très bien... Je voulais dire seulement que j'aime mieux le genre de beauté de madame votre sœur.

Problème.

Un physicien s'est assuré qu'une goutte d'eau de savon formant un cylindre de 0^m,002 de hauteur et de 0^m,002 de rayon peut se développer en une bulle de 0^m,054 de rayon. On demande quelle est l'épaisseur de l'enveloppe aqueuse de cette bulle ?

Prime : Un couteau de poche.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOU & C^{ie}.